

Emmanuel Roblès se souvient

Emmanuel Roblès, *Les Rives du fleuve Bleu*, récits, Paris, Seuil, 1990, 321 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 32, Number 5 (191), October 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31946ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brulotte, G. (1990). Review of [Emmanuel Roblès se souvient / Emmanuel Roblès, *Les Rives du fleuve Bleu*, récits, Paris, Seuil, 1990, 321 pages.] *Liberté*, 32(5), 157–162.

LIRE EN FRANÇAIS

GAÉTAN BRULOTTE

EMMANUEL ROBLÈS SE SOUVIENT

Emmanuel Roblès, Les Rives du fleuve Bleu, récits, Paris, Seuil, 1990, 321 pages.

Dans *Les Rives du fleuve Bleu*, Emmanuel Roblès a rassemblé douze récits de ses souvenirs. La vie de l'académicien ayant été très riche en péripéties, ce livre était fort attendu de ses fidèles lecteurs. Il nous avait déjà donné dans *Saison violente*, en 1974, une vision romancée et émouvante de ses années d'enfance. Voici cette fois, non plus sur le mode fictif mais sur celui des mémoires, des fragments de sa vie d'adulte.

Que ce soit à titre de correspondant de guerre pour un quotidien algérois ou pour l'armée de l'air, à titre encore d'interprète, d'agent de liaison ou simplement d'écrivain voyageur engagé, il nous confie ici quelques épisodes parmi les plus mémorables de sa vie aventurière. Chaque récit est une histoire en soi, avec des personnages vivants bien campés pour lesquels l'auteur éprouve souvent de la tendresse. Certaines anecdotes rappellent des passages de ses romans et pièces. Sous un régime d'écriture différent, il revient sur des événements vécus qui ont profondément marqué son œuvre. C'est dire que *Les Rives du fleuve Bleu* se situent dans la continuité de ses ouvrages antérieurs.

Avec retenue ou ferveur, accablement ou révolte, Roblès témoigne des étapes douloureuses, mais aussi exal-

tantes, qu'il a parcourues comme observateur de l'histoire en marche. Il a fait la guerre, bivouaqué dans des lieux d'horreur, suivi la voix grave et profonde de la mort, accouru vers les plus lointains appels à l'aide, défendu la dignité humaine et la justice avec ses armes d'homme et d'écrivain.

En sa compagnie, et pendant la majeure partie de l'ouvrage, nous évoluons au milieu des bombardements, des villes dévastées, des cadavres couverts de mouches, des blessés. Nous marchons sur des terrains minés, au cœur d'un monde martyrisé soumis à la peur, au supplice, au terrorisme. Nous empruntons des rues en état de panique. C'est un univers de menaces, d'attentats, d'enlèvements, de règlements de compte, de tueries, de déraison. Les personnages de ces scènes sont des soldats, des mercenaires, des aventuriers, des terroristes de droite, des fous, des déportés, des prisonniers, des réfugiés, des exilés, des victimes civiles.

Autant que le fracas insensé des destructions, Roblès fait vibrer le silence funèbre des ruines et des charniers de l'Europe des années quarante, donne la parole aux rescapés de la guerre, prête vie aux femmes en deuil qui travaillent aux champs (les hommes étant morts) ou aux familles terrorisées sur le seuil de leur maison visitée par des assassins. À l'aide de ces souvenirs, Roblès nous montre paradoxalement le côté plus humain que militaire de la guerre, le côté plus affectif que politique des excès du pouvoir, c'est-à-dire leur horreur révoltante. Point ici d'héroïsation, comme pourrait en faire un Général par exemple, qui pavoiserait avec des statistiques froides, des décorations, des plans stratégiques, des programmes idéologiques, mais un regard cru et intense jeté sur des réalités inadmissibles, sur la violence gratuite, sur la bêtise, sur l'absurde. De ces expériences authentiques au fond de l'insoutenable remontent des images inoubliables de notre condition.

Roblès agit ici à la manière d'un anthropologue classique: il se déplace parfois fort loin pour aller recueillir les événements sur le terrain, et en général il y participe sans

intervenir directement. Non pas qu'il soit neutre, au contraire. Il est très présent dans l'action et jette sur tout un regard d'une grande intensité. On sent dans ce regard un esprit rusé, extrêmement alerte, qui œuvre à bâtir un pont efficace entre son moyen d'intervention, l'écriture, et le réel. Pour reprendre le vocabulaire de l'anthropologie*, son approche est moins d'ordre *étiquette* (laquelle consiste à voir les autres de l'extérieur) qu'*émique*: il cherche à comprendre de l'intérieur, à raconter les événements du point de vue de ceux qui les ont vécus. C'est particulièrement vrai quand il nous montre une Allemagne vaincue, dans le chapitre «L'Allemagne de mille ans». On a peu mis l'accent sur les souffrances des Allemands, sous prétexte qu'ils les méritaient bien. Ici Roblès se fait l'écho d'un point de vue germanique, celui des victimes indigènes du nazisme, et c'est touchant.

Mais cet anthropologue a l'avantage d'être aussi un écrivain: il en a l'inventivité, le métier et la sensibilité au lecteur. Qu'il passe du front de la guerre à la brousse africaine ou à la jungle amazonienne, qu'il soit affolé dans un avion qui s'écrase ou abrité dans une cabane de planches, qu'il pénètre dans une baraque de fossoyeurs ou dans une maison abandonnée, il manifeste toujours un sens exceptionnel des lieux, qui les rend inoubliables. À ce sens s'ajoute la puissance d'évocation des personnages. Il campe de saisissants portraits de Che Guevara ou de Camus, dont il a été l'ami intime, on le sait, comme il évoque au passage des figures historiques qu'il a connues, telles Jules Roy, Saint-Exupéry, Malraux. Cependant ce qui frappe peut-être davantage ce sont les inconnus qu'il sort brusquement de l'anonymat, visages entraperçus au hasard des périple et des rencontres, mais jamais oubliés, entourés qu'ils sont pour lui d'une aura poétique: que ce soit un compagnon d'aventure ou une femme brièvement aimée. En dépliant

* Richard Barrett, *Culture and Conduct*, Wadsworth, USA, 1984, p. 151.

toutes ses ruses de conteur, il retrace également des destins fascinants, dont, par exemple, celui d'un certain Peter B., un Britannique énigmatique exilé par amour dans l'île de Moorea (en Polynésie française) et qui n'a laissé à sa mort qu'une maison (un faré) livrée à la pourriture et aux pluies tropicales ainsi que des fragments de journal intime. C'est sur ce dernier document que Roblès s'appuie pour reconstituer ce destin d'amoureux passionné. Ce thème bien caractéristique de la passion envahissante, Roblès l'aborde encore dans «Isabelle disparue», où un Français, ruiné par l'amour qu'il porte à une jeune Camerounaise, est emprisonné pour fraude. Sa compagne ayant pris la fuite, il la croit à tort travaillant dans des bordels et se suicide de chagrin juste avant qu'on ne la retrouve infirmière dans un dispensaire.

Roblès a le souci du détail vériste tout en pratiquant une grande économie de moyens. En peu de mots, non seulement un lieu se dessine, un personnage prend corps, mais une situation est posée, une atmosphère créée. Les points rouges des cigarettes qui signalent un groupe menaçant dans les ténèbres, ou les boudins de chair qui pendent aux corps des survivants d'Hiroshima valent plus que bien des pages pour rendre une tension ou un spectacle insoutenable. En outre, comme dans ses autres ouvrages, Roblès utilise artistiquement l'alternance du passé et du présent: il se sert du passé pour créer un effet de distanciation, qu'il élimine selon les besoins par l'emploi, finalement dominant, du présent. Cette hypostase du passé dans le présent donne au lecteur une prise directe sur les événements. Il est intéressant de constater que le passage au présent s'effectue d'une manière singulièrement fréquente pour introduire une femme ou une scène féminine: observation sans doute significative pour une éventuelle étude psychanalytique des œuvres de Roblès.

L'écrivain ne fait pas que se souvenir, évoquer et raconter; il pense aussi, bien sûr. Le mémorialiste est égale-

ment philosophe. En Italie, à l'extrémité d'une Europe embrasée par la guerre, il se sert de la destruction inutile par les Alliés de l'abbaye de Montecassino, un des plus beaux monuments de la chrétienté, pour soulever un épineux problème: la vie humaine, fût-elle celle d'une seule victime, est-elle plus importante qu'une œuvre d'art? (p. 98-99)

Les réflexions de ce genre, qui donnent à penser, sont nombreuses sous la plume de Roblès. Parmi les thèmes qui le hantent, il y a l'injustice que subissent les innocents, son intolérance face à la cruauté qu'on leur inflige, l'absurdité de la souffrance et de la mort. Rien ne lui semble plus familier que la mort, si l'on en juge d'après ces souvenirs. Il a assisté, impuissant et révolté, à la disparition de nombreux de ses proches, ou de personnes qu'il nous rend attachantes, telle Alaïde Foppa, dont il évoque le cheminement pathétique dans le chapitre intitulé «Quand l'oiseau quetzal ne chante plus». Roblès a lui-même frôlé la mort à de multiples reprises, notamment à la guerre, en particulier dans des vols risqués de reconnaissance en territoire ennemi. Comme il a vu la mort de très près, il voue à sa représentation ses pages les plus incisives et les plus sensibles. Subtilement, il sait nous communiquer son indignation devant les signes injustifiables de la mort, surtout quand elle est violente et touche des civils. Là encore, il saisit un indice isolé qui devient comme le *punctum* de la scène, pour reprendre le vocabulaire de Barthes, ce vers quoi son attention est dirigée: le trou de sang séché sur un uniforme, un pied coupé chaussé de son soulier, des brûlures de cigarettes sur la peau, le menton sur la poitrine rouge d'hommes attachés à des troncs d'arbres, les yeux ouverts de cadavres disposés en piles sur le dos. Les atteintes inqualifiables portées à la dignité humaine, les supplices gratuits infligés aux êtres et la mort ne sont pas ici l'objet d'une vision d'intellectuel: les méditations qu'ils inspirent prennent toutes leur essor dans des scènes d'un réalisme saisissant.

Bien qu'il ait vécu des situations dramatiques, voire lugubres, Roblès ne tombe jamais dans le sensationnalisme parce qu'il écrit avec une grande économie de moyens. Et si parfois il s'autorise à se raconter dans le rôle du bon samaritain protecteur des femmes — comme quand, à Naples, il sauve d'un probable viol par les MP alliés une jeune fille qui a enfreint le couvre-feu — il relate toutefois ces expériences sans se magnifier. Il eût été facile de se flatter, de se poser en héros, surtout quarante ou cinquante ans après les faits. Roblès sait éviter cet autre écueil.

En refermant *Les Rives du fleuve Bleu*, on voit mieux ce que l'écrivain a été (et ce qu'il est encore aujourd'hui): un homme assoiffé de connaître le monde entier des êtres et des choses, un écrivain passionné qui se réclame du propos de Descartes: «Voyager, voir des cours et des armées, fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, recueillir diverses expériences, s'éprouver soi-même dans la fortune.» Ce programme définit exactement celui de Roblès. Ses choix existentiels l'ont conduit aux quatre coins du monde: de la Chine déchirée à l'Allemagne en déconfiture, de l'Amérique latine de la terreur arbitraire à l'Algérie insurgée, de l'Afrique du délire à un Tahiti du mystère. De ces divers horizons, il a rapporté des souvenirs durables qui l'ont marqué pour toujours et qui s'associent aussi, la plupart du temps, à certains soubresauts de l'histoire du XX^e siècle. Ce livre de la révolte contre la bêtise et de l'émerveillement face à la passion est également le livre d'un humaniste qui a joué sa vie pour la cause de la fraternité, de l'amour, de la liberté. Ce livre est aussi et enfin celui d'un homme profondément libre. Ce n'est certes pas par hasard qu'en épigraphe, Roblès a mis cette belle pensée de Suzanne Lilar: «Je n'ai pas cessé de bâtir sur le jeu et le risque. La liberté est à ce prix.»